

BANC PUBLIC

De Aurélie Harp et Elodie Sueur-Monsenert

Les Personnages

Jean-Claude Martini, Homme, la quarantaine

Rachel, Femme, la quarantaine

Le décor

La pièce se situe dans un petit parc fleuri d'un quartier chic de la capitale. Il y a deux bancs, un vide et l'autre recouvert d'une bâche avec des sacs plastiques et des affaires. Les accessoires sont détaillés scène par scène.

La bande-son

Les paroles de la chanson « Bang bang »

(Originellement chanté par Nancy Sinatra) ont été librement traduites et sont libres de tous droits.

L'espace-temps

La pièce se passe en été et se déroule sur une dizaine de jours.

ACTE I

Scène 1

(Matin, Eté, Parc, 2 bancs).

Un homme en costume cravate un peu démodé est assis sur un banc, à ses pieds, une mallette. Il lit son journal, à côté de lui est posé un tupperware dans lequel il pioche régulièrement des petits gâteaux. Il boit son café dans un thermos, une serviette en papier posée sur ses genoux. Il lève la tête de son journal et regarde fixement dans le vide. Il semble préoccupé, triste, comme éteint. Il reste un moment, puis il regarde l'heure, plie son journal méticuleusement, range ses affaires de façon très précise dans sa mallette et part. Sur l'autre banc, un clochard dort au milieu de ses affaires.

NOIR

Scène 2

(Matin, Eté, Parc, 2 bancs).

Le même homme est assis sur le même banc, à ses pieds, sa mallette, il porte des gants en cuir noir. Il a un revolver dans les mains, on comprend qu'il va se suicider. Il regarde fixement dans le vide. Sur l'autre banc, le clochard est de dos et farfouille dans ses affaires. Il commence à fredonner une chanson. C'est une voix de femme. On reconnaît l'air de la chanson Bang bang de Nancy Sinatra. C'est beau. En entendant cette chanson, à ce moment précis, il s'effondre en larmes. Il se ressaisit. Après quelques instants, il retire ses gants et reprend ses

habitudes de façon mécanique, range son revolver dans sa mallette, sort son tupperware, son thermos ...

NOIR

Scène 3

(Matin, Eté, Parc, 2 bancs).

L'homme est assis sur son banc avec ses mêmes habitudes. Sur l'autre banc en face, la femme dort au milieu de sacs et d'affaires recouverts d'une bâche en plastique. Il l'observe, puis se lève. Intrigué, il s'approche du banc avec méfiance. Il écoute un moment, puis va comme pour soulever la bâche. C'est alors qu'elle surgit en hurlant, le menaçant avec un couteau, prête à se jeter sur lui comme un mécanisme de défense qu'elle a l'habitude de faire pour se protéger. Il est tétanisé, regarde autour de lui pour demander de l'aide mais il n'y a personne. Elle comprend vite qu'il a bien plus peur qu'elle, alors elle relâche la garde.

Elle : *Qu'est-c'tu veux ?*

Lui : *Rien.*

Elle : *Alors casse-toi ! Tu comprends pas quand j'te parle? Dégage j'tai dit !*

Lui : *Oui.*

Il ne bouge pas comme sous le choc.

Banc Public

Elle : Vas-y te gêne pas, reluque-moi tant que tu veux !
C'est porte ouverte aujourd'hui !

Lui : Pardon ?

Elle : T'as raison d'essayer, une clodo tout le monde s'en tape, personne dira rien !

Lui : Mais pas du tout !

Elle : Essaie d'approcher gros porc et tu vas voir !

Lui : Mais ça ne va pas ! Mais ça n'a absolument rien à voir. Et puis si je peux me permettre vous n'êtes quand même pas ce qu'on appelle un idéal masculin !

Elle : Parce que tu crois qu't'inspires le rêve !

Lui : Ecoutez, je suis désolé, c'est un affreux malentendu. Je vous observais, c'est vrai, mais pas du tout pour ce que vous imaginez ! Vous ne bougiez pas, je n'entendais pas votre respiration, alors j'ai eu peur, je me suis dit que peut-être vous étiez dans le coma ou même ... enfin qu'il fallait que je...

Elle : Et si j'avais envie d'crever, de quoi tu t'mêles ?

Lui : Heu oui, enfin je ne sais pas, effectivement, je n'avais pas pensé à ça.

Elle : Faudrait p't-être commencer à allumer les ampoules ! Tu peux y aller tranquille, ça risque pas de griller !

Lui : Je suis désolé de vous avoir importunée. Je pensais bien faire. Je me sens affreusement gêné à présent.

Elle : Mais il sort d'où celui-là ? On vient de te décongeler ou quoi ?

Lui : Pardon ?

Elle : Tu vois, je respire, tout va bien, c'est pas encore aujourd'hui que tu vas servir à quelque chose, alors dégage!

Il continue de la regarder sans bouger.

Elle : Ho, t'es bouché l'abbé Pierre ? Trace ta route j't'ai dit !

Lui : Oui, oui j'y vais.

Il retourne a son banc et elle à ses affaires. Elle se met à fredonner la même chanson que dans la scène précédente. Elle commence à se coiffer avec un peigne à cheveux tout blanc. On sent qu'elle prend soin d'elle avec le peu qu'elle a, comme un rituel. Il est de nouveau saisi par ce chant. Il l'observe, hésite, va pour partir et finalement, il revient vers elle.

Lui : Excusez-moi mais je peux quand même vous demander une petite faveur ?

Elle : Quoi encore ?

Lui : Je voulais juste savoir si... enfin... cette chanson ?

Elle : Quelle chanson?

Lui : Celle que vous chantez tout le temps!

Elle : Comment ça tout le temps ? Non mais attends, tu me suis ou quoi ? T'es qui ? t'es un flic ?

Lui : Mais non, mais pas du tout ! Il se trouve que j'étais là hier, à la même heure, sur ce même banc et je vous ai entendu chanter. Ça m'a ému, c'est tout !

Elle : J'te préviens que si c'est à cause de l'autre enfoiré, tu ferais mieux d'dégager tout de suite si tu veux pas manger liquide jusqu'à la fin de tes jours!

Lui : Mais calmez-vous, qu'est ce qui vous prend ? Je ne sais même pas de qui vous voulez parler. (Se parlant à lui-même) "L'autre enfoiré", non mais tout de suite, les grands mots, toutes les mêmes! Je voulais juste vous demander si vous pouviez rechanter cette chanson !

Elle : Tu veux que je te chante une chanson ?!

Lui : Oui, enfin cette chanson en particulier.

Elle : Tu te fous de moi ?!

Lui : Non.

Banc Public

Elle : Non mais ça va pas !

Lui : S'il vous plaît, J'en ai vraiment besoin...

Elle : Non mais ho, c'est pas la foire du trône ici ! T'as cru que je tenais un stand ou quoi ?!

Lui : Je vous en supplie, juste quelques minutes.

Il sort un billet de dix euros et va pour lui donner.

Elle : (Elle ressort son couteau) Va te faire voir ! J'suis pas un juke-box... Et j'suis pas à vendre connard!

Lui : (En partant et tout bas) Traînée !

NOIR

Scène 4

(Matin, Eté, Parc, 2 bancs).

Il vient comme tous les matins pour prendre son petit-déjeuner mais la clocharde s'est installée sur son banc à lui. Il semble très irrité. Il n'a pas d'autre solution que de s'asseoir sur l'autre banc. Il commence à essayer de lire son journal mais il lève régulièrement la tête et l'observe pendant qu'elle dort comme guettant son réveil. Puis il regarde l'heure et commence à s'impatienter. Il commence à faire du bruit, déplie et froisse bruyamment son journal et se met à lire à voix haute un article. Il finit par lui jeter des petits cailloux pour la réveiller.

Lui : Suite à l'attentat perpétré hier en fin d'après-midi...
Huit cents morts et plus de deux mille disparus ! Si ce
n'est pas malheureux...

Elle : C'est quoi ce bordel? Encore toi ? Mais c'est pas
vrai mais tu vas pas me lâcher la grappe ?

Lui : Bonjour ! Vous avez bien dormi ?

Elle : Bon écoute, j'suis pas du matin, alors tu plies ton
journal et tu te casses, maintenant y'en a marre !

Lui : Désolé, je pensais qu'un peu de compagnie vous ferait
plaisir.

Elle : Ce qui me ferait plaisir c'est que tu me foutes la
paix !

Lui : Alors voilà, on veut être sympathique, rendre
service, donner un peu de son temps aux plus malheureux...

Elle : Vu ta tronche, j'sais pas qui est le plus malheureux
des deux!

Lui : Excusez-moi mais je vous trouve bien difficile. Je ne
pense pas qu'il y ait foule à vouloir passer un peu de
temps avec vous !

Elle : CA-SSE-TOI, J'veux pas d'toi ! tu comprends pas !

Lui : Très bien, mais vous êtes assise sur mon banc !

Banc Public

Elle : Quoi ?

Lui : Vous êtes assise sur mon banc !

Elle : (Elle se lève et tourne autour de son banc) Tu vois, j'ai beau chercher mais je vois pas écrit ducon ! Alors ce banc, il est autant à moi qu'à toi, pigé ?

Lui : Non, je suis désolé mais j'étais là bien avant vous et j'occupe cet emplacement tous les matins de 8h00 à 8h30 précisément, sauf le week-end et les jours fériés bien sûr, alors ce sont les plus gênés qui partent ! Ce n'est certainement pas à moi de me « casser » comme vous dites. Je vous demanderai donc d'avoir l'obligeance de me rendre ma place ?

Elle : C'est quoi encore ce malade ?!

Lui : Rendez-moi mon banc!

Elle : Non !

Lui : Pardon ?

Elle : Non !

Lui : Ecoutez, Je vous le demande de façon courtoise, alors faite preuve de civisme et rendez-moi mon banc s'il vous plait !

Elle : Non !

Banc Public

Lui : Je ne vois pas pourquoi vous faites autant d'histoires pour un simple banc, de plus, celui-ci est plein sud, vous aurez une vue dégagée avec un très joli coucher de soleil, c'est très recherché de nos jours!

Elle : Non !

Lui : Mais vous êtes comme... C'est ma femme qui vous envoie ? Combien elle vous a donné ? Je vous donne le double, combien vous voulez ?

Elle : J'ai dit NON c'est NON !

Lui : Mais c'est pas possible, vous le faites exprès pour me contrarier, à croire que c'est génétique !

Elle : Et bah tu viens de l'dire, ce sont les plus gênés qui partent ! Alors surtout te gêne pas, ça dérangera personne !

Lui : Effectivement mais je ne pense pas que ce soit moi qui dérange le plus...

Elles : Ha oui!

Lui : Très bien, puisque vous me poussez à vous le dire, une pétition a été signée par tous les habitants du quartier contre votre présence nauséabonde dans ce charmant parc. Apparemment, vous faites peur aux enfants ! Tenez, regardez cette pauvre femme qui est obligée de faire un détour pour emmener sa fille à l'école. Vous n'avez pas honte !

Elle : C'est quoi encore ces conneries ? J'fais peur aux enfants ? Ça y est, dès qu'y'a une tâche sur le papier peint, ils flippent!

Lui : (Il sort la pétition de sa poche et va pour lui montrer) Si vous voulez vérifier!

Elle : Tu veux savoir où j'me la colle ta pétition ?

Lui : Non merci, je pense pouvoir facilement imaginer.

Elle : Alors celle-là, on me l'avait jamais faite !

Lui : Si j'étais vous, je commencerais à préparer vos poubelles, les services de dératisation ne devraient plus tarder, c'est une question d'heures maintenant !

Elle : Alors, écoute-moi bien ducon (A ces mots il comment à avoir une petite tension dans la main), déjà t'es pas moi ! Et ton banc tu peux faire une croix dessus, j'y suis, j'y reste !

Lui : ...Et puis si je peux me permettre, vous sentez...

Elle : Quoi ?

Lui : Oui, quand vous ouvrez la bouche, il y a comme une odeur de... putréfaction, oui voilà, c'est ça, qui se répand dans l'air... Regardez, même les feuillages commencent à jaunir. Vous dégradez et en tant que citoyen responsable,

il est de mon devoir de participer à la protection de l'environnement !

Elle : Ha oui ? Mais toi, t'as pas besoin d'ouvrir la bouche pour voir que t'es que d'la merde et qu't'as pas dû être vidangé depuis ta première communion !

Lui : Ce n'est pas la peine d'être vulgaire !

Elle : C'est pas comme ça qu'on cause aux dames!

Lui : Moi ce que je dis, c'est pour vous. Vous ne pourrez pas dire que vous ne saviez pas.

Elle : Bon écoute là, tu commences sérieux à m' gonfler. Alors avant que je t'enlève le peu de virilité qui te reste, tu vas plus me parler et tu vas faire comme si j'existais pas !

Silence.

Lui : une sorte de cohabitation ?

Elle : Voilà c'est ça!

Lui : Très bien, mais je vous...

Elle : Ta gueule !

NOIR

Scène 5

(Matin, Eté, Parc, 2 bancs).

Il est assis sur l'autre banc. La clocharde est toujours installée sur son banc à lui. Il ne lit pas son journal et ne déjeune pas comme à son habitude. Il est un peu nerveux et jette régulièrement des petits coups d'œil vers l'autre banc où elle dort. Il sort de sa mallette un gros rouleau de scotch marron. Il se lève et marche délicatement vers son banc à elle en prenant soin de ne pas faire de bruit. Puis il commence à l'enrouler autour du banc avec le scotch. Elle est complètement ligotée. Il aperçoit une petite boîte près d'elle, il la prend et la met de façon automatique dans sa poche. Il finit par lui mettre un gros morceau de scotch sur la bouche. Elle se réveille en sursaut. Elle essaie de bouger mais elle est bloquée et ses cris sont étouffés par le scotch. Elle se débat de toutes ses forces mais elle est prise au piège. Il retourne sur son banc, se rassoit et s'enorgueillit de sa victoire.

Lui : Pourquoi vous criez ? C'est bien ce que vous vouliez non ?! Une cohabitation ... en silence ! Vous devriez être contente !

Elle essaye de défaire ses liens et hurle tout ce qu'elle peut.

Lui : Enfin un peu de calme ! Si vous arrêtiez de gémir comme une truie, vous pourriez peut-être apprécier le silence... Oh ! On peut même entendre le chant des oiseaux, vous entendez ? Tenez, ça c'est une mésange charbonnière ou Parus Major. Écoutez son chant spécifique « teechu-teechu-

teechu », elle zinzinule. Ha, c'est merveilleux ! « teecheu-teecheu »... Ahhh quel bonheur !

Elle commence à se fatiguer.

Lui : Enfin, je ne sais même pas pourquoi je perds mon temps à vous offrir un peu de culture, c'est comme donner de la confiture aux cochons, à part la vinasse y'a rien qui rentre ! (Il sort de sa mallette un sachet plastique rempli de miettes de pain dur pour donner à manger aux oiseaux et commence à les jeter sur elle.)

Lui : Petit petit petit...

Il y a du pain partout, sur elle et autour du banc, elle se tord dans tous les sens.

Lui : Pardon, je parle, je parle, vous voulez dire quelque chose ?

Elle : Moiun huioen

Lui : Je ne vous comprends pas, articulez !

Elle : Muoinhoiun moiun

Lui : Je vous ai dit d'articuler ! ... Oh vous savez, vous pouvez hurler tant que vous voulez, déjà qu'en temps normal, entre gens normaux, personne ne réagit, alors comme vous dites, une clocharde, tout le monde s'en moque ! Au contraire les gens seront ravis de ne plus voir l'échec, la honte de notre nation. Et puis au moins, vous

n'inciterez plus les mères de famille à la stérilisation en vous regardant.

Silence.

Lui : Vous savez, c'est à cause de vous que nous sommes dans cette situation, vous ne m'avez pas laissé le choix. Si vous n'aviez pas été si désagréable depuis le début, on aurait peut-être pu devenir amis qui sait ! Mais votre manque de courtoisie à mon égard dépasse les bornes. Et je ne peux pas, je ne peux plus, accepter ce manque de gratitude, ce mépris, « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits » art 1 de la déclaration universelle des droits de l'homme. Je suis un citoyen comme un autre, j'ai suffisamment payé ma dette, vingt ans que j'entends la même rengaine, que je ne dis rien, que je supporte !! Je veux qu'on me respecte, ce n'est pas compliqué à comprendre !!! RESPECTE !!! JE VEUX MA PLACE ! (puis se calmant) C'est clair ?

Elle hoche la tête. Il sort de sa poche des gants en cuirs noirs, il commence à mettre un gant puis en prenant le deuxième, il sent la boîte qu'il avait mise dans sa poche.

Lui : Oh, mais qu'est-ce que c'est ? Je crois que vous avez perdu quelque chose ! (Il lui montre la boîte et l'ouvre) Oh, mais que c'est touchant, des photos!... Joli chien, un Coonhound noir et feu ! Très rare ! Vous saviez qu'ils avaient été importés au XVIIe siècle aux Etats-Unis pour la chasse au raton laveur ?/.

Banc Public

Elle : Muoinhoiun moiun, Muoinhoiun moiun, Muoinhoiun moiun
(elle s'énerve de plus en plus, jusqu'à l'épuisement.)

Lui : Et là c'est vous ? Je ne vous aurais jamais reconnu,
vous n'étiez pas mal du tout! (Il la regarde) Vous avez
pris un sacré coup de vieux! C'est moche! Et là c'est
votre...

*Tout d'un coup elle se met à chanter la chanson. Elle
chante l'air de plus en plus fort. Il la regarde d'abord
stupéfait puis il est de nouveau saisi, quelque chose de
bizarre se passe en lui.*

Lui : (Il revient à la réalité) Je ne sais pas ce qui m'a
pris... je suis désolé... (Il lui enlève son scotch, la
détache et lui rend sa boîte.) ... Pardon ...

Elle s'enfuit. Il reste sur son banc, hagard.

NOIR - FIN DE L'ACTE I